

Le cabinet des curiosités

Le monde est un cabinet de curiosités. Il faut le classer et le réorganiser tout en préservant son mystère.

Face à l'imagerie de Marion Auburtin, qui fourmille de femmes amputées peintes sur des cadres de broderie, d'amulettes aux micropeintures d'oiseaux de proie, de retables en miniature couverts d'insectes resplendissants, de peintures de souris disséquées, de bibelots aux gémeaux siamois, on éprouve à la fois de l'horreur et de la fascination. Ces objets ne deviennent pourtant jamais abjects, ne nous entraînent jamais vers ces lieux où la signification fait faillite. Les miniatures imposent un rapport intime avec l'objet, un regard de microscope qui nous transforme en géants avides d'un savoir volé, car tout cabinet de curiosités implique également un refus du savoir, une fétichisation de l'objet décontextualisé, coupé et réorganisé dans un discours purement « exotisant », et par là même violent. Attirée à la fois par la peinture de la Renaissance et les films noirs, les planches d'études médicales et l'iconographie religieuse, les objets de cultes divers et les vanités, Marion Auburtin ne fait que suivre la logique de l'autopsie, qui étymologiquement parlant signifie « regarder soi-même ». Si l'histoire de la médecine est une histoire de l'oeil, l'histoire de l'art est celle d'un regard sélectif. Car les gens regardent ce qui les regarde. Or il faut parfois fouiller des recoins, ceux qui n'arrivent pas à nous regarder en face. Dans le théâtre anatomique de Marion Auburtin, les cadavres transpirent une insolite beauté, car dépourvue de frontières précises entre l'art et la science. Il fait référence à l'inquiétante étrangeté de la cire anatomique de la Renaissance.

Ce qui intéresse Marion Auburtin est ce moment ambigu, où l'on ne sait pas si le corps est devenu objet ou s'il s'agit d'un « corps-sujet » endormi que la mort n'a pas encore envahi. Ces images cadavériques de morts-vivants flottent dans des espaces abstraits, ornés d'arabesques dorées ou de mosaïques alambiquées. Ce n'est pas pour rien que le syndrome de Stendhal est lié à Florence, cet espace archi géométrisé, influencé par les ornements hypnotisants de l'Orient. Auburtin met en jeu une dialectique entre « ouvrir » et « fermer », « protéger » et « déchirer », car l'amour et la haine ont toujours été les deux faces de la même médaille. Comme Georges Didi-Huberman l'explique dans *Ouvrir Vénus*, un roman policier métaphysique sur « l'anatomisation » du corps de la femme chez Botticelli et la Renaissance italienne, l'artiste est à la fois l'orfèvre et le bourreau de Vénus.

Marion Auburtin ne se contente pas d'ouvrir le corps féminin. Elle s'acharne avec la même férocité sur le modèle anatomique, l'image du bodybuilder ou l'animal écorché. Marion Auburtin possède un grand éventail d'influences. Son esthétique « gothicoromantique » trouve son inspiration à la fois chez Holbein et Cranach, les Préraphaélites, le Werther de Goethe, *La Morte amoureuse* de Théophile Gautier, *Suspiria* de Dario Argento ou *La Foire aux Serpents* de Harry Crews.

Sinziana Ravini Bourriaud

2011

Catalogue du 56ème Salon de Montrouge